



Anna O (B. Pappenheim)

Qu'est-ce qu'un symptôme névrotique ? Vicente Palomera¹

Comme vous allez travailler cette année la question « Qu'est-ce qu'une névrose ? », j'ai pensé aborder la question du symptôme. Qu'est-ce qu'un symptôme névrotique ? D'où vient le symptôme ? Je vais prendre les symptômes névrotiques au sens le plus large, c'est-à-dire considérer le symptôme névrotique typique : l'obsession et le symptôme de conversion dans l'hystérie — mais il sera aussi question des inhibitions et de l'angoisse.

1 – Symptôme et sexualité

Vous savez que Freud a formulé très tôt sa découverte majeure, à savoir que la névrose était une maladie de la sexualité : tous les troubles névrotiques, une fois déchiffrés, sont des troubles sexuels. De ce fait, on lui a reproché son « pansexualisme ». On l'a accusé de voir le sexe partout. Par exemple, je viens de trouver qu'André Gide, dans les « Cahiers de la Petite Dame »², écrit : « Freud me semble avoir une tendance exagérée en ramenant tout à la sexualité. Il faudrait plutôt étendre la signification du mot volupté. »

C'est le reproche que l'on fait à Freud, son pansexualisme. En réalité, il faut considérer qu'il y a une grande évolution dans la pensée de Freud entre sa première théorie et la dernière. Quand je dis la dernière, je pense à *Malaise dans la civilisation*³.

Au début de son travail, Freud dit que la névrose est une maladie de la sexualité mais dans *Malaise dans la civilisation*, Freud dira que c'est la sexualité elle-même qui est malade. Il a ainsi d'abord pensé qu'un trauma sexuel était à l'origine d'un symptôme, il dira ensuite que la sexualité elle-même est malade. Il ne le dit pas comme ça mais je résume ainsi sa position. En effet, dans *Malaise dans la civilisation*, il en vient à penser qu'il y a quelque chose de dérangé de façon essentielle, et non pas accidentelle, entre les hommes et les femmes, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose de dérangé entre l'amour et la sexualité.

Pour le premier Freud, le symptôme est un phénomène pathologique qui touche quelques sujets, et la névrose est due à un traumatisme de la « sexualité », à entendre ici au sens large d'un rapport d'amour à l'autre sexe. Pour le Freud du *Malaise*, par contre, la sexualité est en elle-même traumatique. Ceci conduit à reconsidérer la définition du symptôme : il devient général.

Dans la cure analytique, les analysants disent que cela ne va pas dans les rapports d'amour : cela ne va pas dans les rapports de convivialité entre les sexes. Ceci n'est pas une découverte de la psychanalyse, on le sait depuis toujours, mais ce n'est pas depuis toujours que l'on s'en plaint dans la culture. Ce qui fait le fond de la vie en effet, c'est que pour tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas. Tout se passe comme s'il y avait une malédiction du sexe, comme le dira Lacan dans les années 70.

Si vous lisez *Psychonévroses de défenses* (1894)⁴ vous verrez Freud avancer que la névrose est une maladie de la sexualité. Mais 35 ans après, dans *Malaise dans la civilisation*, Freud va considérer que la sexualité est en elle-même symptomatique. Et donc, après avoir pensé que les névroses étaient une défense du sujet contre la sexualité, il en vient à penser, à la lumière de sa propre expérience de psychanalyste à Vienne, lieu par excellence à cette époque du malaise dans la culture, qu'il y a quelque chose d'inassimilable dans la sexualité. C'est le premier point que je voulais avancer en introduction.

2 – Le symptôme est une satisfaction sexuelle substitutive

Je vais commenter cette thèse de Freud. Pour lui, quand on déchiffre un symptôme grâce à l'association dite libre du patient, on découvre que le symptôme est une façon de jouir. Cette thèse est à la fois difficile et très simple. Le mot « jouissance » lui-même est d'un usage équivoque. Lacan a repris ce terme de la langue française, il n'est pas simple de le traduire dans d'autres langues. En chinois, je ne sais pas ce qu'il en est, mais en anglais c'est *pleasure, enjoyment, delight* ; en espagnol, c'est *goce*, mais certaines personnes pensent que *goce* signifie plutôt *gozo*, quelque chose d'« agréable » alors que la jouissance, au sens où nous l'entendons avec Lacan, est quelque chose qui à un moment cesse d'être agréable, et parfois fait mal. Le mot « jouissance », dans la psychanalyse, est d'un usage un peu particulier, il désigne un affect qui est à distinguer du plaisir.

Cette thèse de Freud, qui fait du symptôme une façon substitutive de jouir, paraît simple, elle est pourtant à la fois paradoxale et très complexe. Elle paraît simple parce qu'elle indique que là où une satisfaction sexuelle manque, on la remplace par une autre. Ce processus est banal. Les *Trois essais sur la théorie sexuelle*⁵, par exemple, le montrent bien. Freud y parle d'un enfant qu'il voit se précipiter sur sa sucette, sur la satisfaction de téter, parce qu'on lui a refusé quelque chose. Mais ce processus est aussi paradoxal dans la mesure où celui qui a un symptôme n'a pas du tout le sentiment que quand il souffre, il se satisfait. C'est le paradoxe d'une satisfaction qui se présente comme une souffrance, et qui s'ignore. D'autre part, cette opération de substitution n'est pas seulement paradoxale, elle est aussi complexe, parce qu'on peut se demander où est le sexe dans le symptôme. Et l'idée de substitution de satisfaction implique aussi une réelle satisfaction : dans le cas de l'enfant qui se précipite sur sa sucette, l'enfant ne renonce pas.

Je vais prendre l'exemple de l'Homme aux rats. C'est un des cas princeps de Freud. L'Homme aux rats a une obsession — ce n'est pas son unique symptôme, il a aussi des inhibitions, mais je m'en tiens à son obsession. Cette obsession est un scénario de jouissance, une torture qui consiste à ligoter un homme et à l'asseoir sur un pot dans lequel se trouve un rat. Il ne cesse de penser à ça, à ce scénario. Vous remarquez que ce n'est qu'une pensée : si la sexualité est en jeu, c'est une sexualité très mentale. Il jouit par la pensée. C'est dire déjà que c'est une sexualité qui exclut le corps à corps réalisé. Ensuite, Freud pose la question du partenaire, et l'on est surpris de trouver deux partenaires principaux : son propre père, qui est mort depuis longtemps et auquel il pense appliquer le supplice, et celle qu'on appelle sa Dame. Il s'agit de la Dame idéalisée, la Dame du troubadour. Freud a travaillé cette question de la névrose courtoise, et la Dame est un terme qui vient du vocabulaire courtois. La Dame ne désigne pas une femme quelconque, c'est la Dame élue, choisie. Ici, dans le cas de l'Homme aux rats, la Dame, c'est celle qu'il est possible d'épouser.

Il a bien d'autres partenaires, Freud lui-même, dans le transfert, en sera un. La fille de Freud en sera un autre : l'Homme aux rats verra dans un rêve la fille de Freud avec les yeux obstrués par des plaques noires : comme des yeux de bitume. Lacan dira que Freud n'avait pas mené l'analyse jusqu'au bout, et verra dans ce rêve le fantasme de sa véritable alliance : « la mort qui le regarde de ses yeux de bitume ».

Mais on a là une sexualité très mentale : cela se passe toujours dans les pensées. Dans les pensées de l'Homme aux rats, ses partenaires sont non seulement multiples, mais aussi de sexes différents : le père, la Dame, etc. C'est une sexualité sans corps à corps, et dont le partenaire est démultiplié.

Si maintenant nous interrogeons la satisfaction, la jouissance qu'il y a dans le symptôme, Freud note qu'elle est visible par exemple lorsque l'Homme aux rats avoue son scénario. Il a beaucoup de difficultés à faire cet aveu, et Freud parle de « l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée ». C'est sans doute ici l'énoncé que Lacan a pris pour introduire son concept de jouissance.

Donc quelle est cette jouissance, cette souffrance horrible ? Il s'agit de la satisfaction que l'on dit, dans la psychanalyse, d'une pulsion *partielle*. Là, les choses se compliquent. La sexualité ici n'est pas la

sexualité dont on parle habituellement ; c'est une sexualité liée à une jouissance *particulière*, et cette jouissance est liée à une *pulsion* — *Trieb*, selon le terme de Freud —, et il s'agit ici de celle que Freud a qualifiée de sadique-anale.

La série des pulsions mise au jour dans l'expérience freudienne est limitée à quatre : la pulsion orale, la pulsion anale, la pulsion scopique (le regard) et la pulsion invocante (la voix). Ces pulsions ne se réfèrent en rien à la différence des sexes. Quand on dit que pour Freud le symptôme a un sens sexuel, à savoir le sens d'une jouissance, il faut ajouter qu'il s'agit d'une jouissance pulsionnelle. Ce qui veut dire que *si le sens sexuel est partout dans tout symptôme, le sexe n'est nulle part. Le sexuel est partout mais le sexe n'est nulle part* et, pour Freud, la jouissance du symptôme c'est la jouissance pulsionnelle, qu'on pourrait dire après Lacan *a-sexuelle* : *a* privatif, non-sexuelle (aucune pulsion n'implique la différence sexuelle), et jouissance qui se réfère au sexuel en passant pourtant par l'objet *a* (oral, anal, regard ou voix) de la pulsion, lui-même non sexué.

Quelle est la thèse qui s'impose à partir des élaborations de Freud dans l'Homme aux rats ? Je pense que vous la connaissez, mais je pense qu'il est important de la rappeler pour le travail de recherche que vous effectuez ici sur la névrose.

Freud applique cette thèse à l'hystérie. Dans un de ses textes de 1908⁶, texte très intéressant pour comprendre la névrose, il va considérer le fantasme hystérique et ses relations à la bisexualité. En résumé, il dit que le déchiffrement du symptôme conduit au fantasme et celui-ci est une soudure entre deux éléments hétérogènes, c'est le point important. On voit là écrit ce que Lacan produira comme mathème du fantasme, j'y reviendrai. Le fantasme, selon Freud, est d'une part quelque chose qui dérive de l'auto-érotisme, de la jouissance du corps propre à partir d'une de ses zones érogènes. C'est, pour le traduire dans le mathème de Lacan ($\$ \diamond a$), la partie à droite : $\diamond a$. D'autre part, c'est la représentation des désirs liés à l'objet, c'est le $\$$, le sujet divisé par le signifiant autour duquel le désir est articulé. Le fantasme est donc une soudure entre le désir d'objet et la jouissance auto-érotique. Il ne concerne pas du tout l'autre. On voit où est le problème : la jouissance qui se déchiffre dans le symptôme est hétérogène à l'amour, c'est-à-dire qu'elle est étrangère au lien d'amour. Il y a une jouissance *séparée*, il n'y a pas de solidarité entre l'amour et cette jouissance auto-érotique.

Cela apparaît très clairement dans une obsession telle que celle de l'Homme aux rats, son scénario n'est pas refoulé. Ce sont des pensées qui apparaissent à la surface du phénomène. Elles sont simplement *séparées*, coupées du reste de sa personnalité. Et c'est ça le refoulement dans le monde obsessionnel, à savoir *l'isolement* de certaines pensées. Freud parle à un moment de l'Homme aux rats comme ayant trois ou quatre personnalités différentes, il parle, pour le traduire en langage contemporain, de « personnalités multiples ».

Dans l'hystérie au contraire le refoulé ne se trouve pas à la surface, il faut déchiffrer pour trouver le scénario de jouissance, parce qu'il est métaphorisé. Mais le résultat est le même dans les deux cas de névroses. Je peux dire ainsi que la jouissance *a-sexuelle* de la pulsion ne donne pas accès à l'Autre. Ici c'est le grand Autre parce que c'est l'Autre de l'amour, l'Autre du désir. Pour Freud, cette jouissance du noyau du symptôme est autistique. Elle ne passe pas par l'Autre, non pas parce que c'est une décision du sujet mais parce que quelque chose dans la structure même de la pulsion ne s'adresse pas à l'Autre, et plutôt sépare le sujet de l'Autre. Il y a quelque chose à l'intérieur de la sexualité qui sépare le sujet de l'Autre. On pourrait dire que la névrose pose la question des difficultés du sujet quant à l'amour, au désir, mais surtout quant à la jouissance. Il faut bien sûr nuancer tout cela parce qu'il y a quand même des circonstances où cette incompatibilité semble pouvoir être surmontée, c'est le cas dans l'amour. Il y a des rapports d'amour, il y a l'amour.

3 – La malédiction du sexe

Quelle est la cause de la malédiction du sexe ? Dans la névrose, en général, le sujet prend la faute sur lui. Il pense que c'est parce qu'il est mal fichu que ça ne marche pas pour lui. Le névrosé est un sujet

qui dit : la cause, c'est moi. C'est à cause de moi que les choses ne marchent pas. C'est la culpabilité du névrosé. C'est un fait clinique avéré. Le névrosé fait une hypothèse sur la cause. Freud, lui, a fini par incriminer la civilisation. Dans *Malaise dans la civilisation*, en 1929, il dit que la civilisation exige trop des individus et que c'est elle qui introduit la difficulté dans le rapport à la jouissance. Ce n'est pas du tout la thèse de Lacan.

Pour Lacan c'est quelque chose d'interne à la sexualité qui fait obstacle : la sexualité est dérangée du fait que nous sommes parlants. Il explique que le langage a des effets sur l'être vivant. Le langage, comme vous le savez, n'est pas seulement un moyen d'expression, le langage transforme les besoins de l'être humain, ceci par le biais de la nécessité où se trouve le petit enfant de demander pour satisfaire ses besoins. Il doit passer l'Autre. Il dépend de l'Autre. Le fait qu'il doive demander dans la langue de l'Autre, dans le signifiant de l'Autre, en fonction de l'offre de l'Autre, fait que le besoin se trouve modelé et remodelé dans la dimension du Don. Au fond, la pulsion n'est pas l'instinct animal, elle se fabrique dans le rapport à l'Autre du langage. On peut donc dire qu'il y a une carence du symbolique dans l'inconscient lui-même, et qui tient à ceci que le langage ou le symbolique, malgré tous ses signifiants, ne parvient pas à inscrire ce que nous appelons la jouissance. C'est comme s'il y avait un trou dans le symbolique. Et là nous nous approchons de la thèse de Lacan, que dans le symbolique il y a un trou, une carence, et que l'inconscient serait un des noms de ce trou. L'inconscient c'est le trou du symbolique.

Comment se manifeste cliniquement cette thèse de Lacan, qu'il y aurait un trou dans le symbolique ? Cela apparaît de façon très précise, et très pathétique. Le sujet, comme vous le savez, s'interroge sur sa venue au monde. Il s'interroge sur l'existence des vivants. Il interroge ses ascendants, ses parents.

4 – La névrose comme question

Une parenthèse : je me souviens que Lacan, dans *La psychanalyse et son enseignement*, définit la névrose comme une question sur l'existence : dans le cas de l'obsessionnel : suis-je mort ou vif ?⁷; et dans le cas de l'hystérie : suis-je homme ou femme ? Il explique que la névrose se définit comme une question. Mais il parle aussi dans ce texte de la facticité du sexe et de la facticité de l'existence. *Facticité* est un terme existentialiste, heideggerien, et cela signifie qu'il y a un réel dans l'Autre, et que le sujet ne fait que se poser la question de son existence, de sa sexuation, et de son être sexuel.

Le sujet s'interroge et il interroge l'Autre sur son existence comme vivant. Pourquoi m'as-tu fais naître ? demandera l'enfant. À cette question, il n'y a pas de réponse dans le symbolique. Aucun parent ne peut répondre à cette question. S'il essaie de répondre, cela rate, et il complique les choses. Il n'y a pas de réponse dans le symbolique. Aucune réponse ne convient à la question. À un moment donné, les enfants demandent pourquoi ça ? pourquoi ça ? etc. Lacan parle des questions des enfants dans son Séminaire sur le transfert, quand il introduit le symbole Φ . C'est un fait bien connu l'apparition, chez l'enfant, de la question comme telle. L'enfant s'introduit à cette dimension qui lui fait poser à ses parents les questions les plus importunes, dont chacun sait qu'elles provoquent le plus grand désarroi, et des réponses presque nécessairement impotentes. Freud a découvert ce fait d'une manière très précise. Il constate que pour tous les enfants, à un moment de leur existence, il y a une sorte d'obsession à propos de la question : d'où viennent les enfants ?

Mais ce n'est pas le seul phénomène qui permet de voir que le vivant n'est pas inscrit dans le symbolique — s'il était inscrit dans le symbolique, il n'y aurait pas de question —, il constate aussi qu'au niveau sexuel, sous une forme clinique précise, la première rencontre de l'enfant avec la jouissance est généralement « traumatique ». Mettons « traumatique » entre guillemets. Cette rencontre est un choc, qu'il s'agisse pour le petit garçon des premières érections, des premières masturbations, ou de la constatation de la différence des sexes. Lacan observe, dans sa *Conférence de Genève*⁸, que, dans le cas du petit Hans, ce qui a été traumatique c'est la rencontre de Hans avec la jouissance du pénis, « l'irruption d'un premier jouir ». Hans rencontre ce trou et il va déplacer tout ça

vers la ville de Vienne, le cheval qui tombe, etc... La phobie du cheval apparaîtra à ce moment-là. Il va essayer d'utiliser les signifiants qu'il a à sa portée pour dire cette jouissance, pour se saisir de cette jouissance. On pourrait dire que face à un trauma, on ne peut utiliser qu'un signifiant (le cheval, pour Hans) pour traiter la jouissance, et que donc le sujet va inventer une névrose (la phobie du cheval, pour Hans) pour assimiler cette rencontre avec, par exemple, ses premières érections. C'est aussi ce qui se produit quand le garçon ou la fille rencontre la différence des sexes. Pour la petite fille, il s'agit de la différence des sexes : de la découverte de l'organe mâle, celui du frère ou d'un ami — mais aussi, et surtout dira Lacan, de l'absence de cet organe chez la mère. Dans le cas Dora, on a une scène avec son frère. Toutes ces rencontres produisent, dit Freud, des discontinuités. Elles font choc pour le sujet et déclenchent bien souvent des symptômes. Il y a toujours une forte activité de pensée qui vise à métaboliser dans le symbolique ce qu'il a rencontré.

5 - La théorie sexuelle infantile

C'est un texte de Freud que je vous conseille de lire parce que c'est cette question même que je viens d'évoquer. « Les théories sexuelles infantiles »⁹ est une thèse de Freud. Il dit que le discours qu'on transmet à un enfant est tellement vide que quand il s'agit de rendre compte de la vie et du sexe, l'enfant est obligé, vers cinq ou six ans, de devenir un inventeur. Les théories sexuelles infantiles consistent à inventer ce qu'il ne sait pas et ce qu'on ne lui dit pas (et qui ne peut se dire, parce que qu'il y a là un trou dans le symbolique). Freud présente là une doctrine de l'invention — là où il y a un trou, un manque, le sujet invente. Et l'on pourrait dire que le symptôme est une invention du sujet. Donc tout le monde a droit à un symptôme. J'ai dit ça une fois à un obsessionnel : « Vous avez droit à avoir votre symptôme », cela l'a beaucoup soulagé.

Le symptôme est une invention. C'est ce que l'on peut déduire de ce que Freud dit dans « Les théories sexuelles infantiles ». Il note que l'enfant qui ne sait pas ce qui se passe entre un homme et une femme, qui se demande ce qui se passe au lit entre papa et maman, s'interroge et invente une fiction, *mais pas à partir de rien* : il invente, dit Freud, une fiction à partir de la jouissance partielle des zones érogènes qu'il connaît déjà. Il a déjà expérimenté quelques jouissances : jouissance orale, jouissance anale. Il invente ce qui peut se passer entre un homme et une femme à partir de ce niveau oral ou anal. C'est l'idée que les enfants viennent par la bouche ou bien, comme le note Freud, qu'être mariés signifie que maman et papa font pipi ensemble. On voit que les théories sexuelles infantiles sont en effet orientées par la pulsion partielle, orale ou anale (ou autre, toujours partielle). Les enfants inventent des rapports de caractère oral ou anal. En termes lacaniens, la thèse est donc que la jouissance liée à l'existence ou au sexe est forclosée du symbolique, ce qui veut dire qu'elle n'est pas inscrite. Il n'y a pas de signifiant qui lui réponde. Concrètement cela implique que si on pose la question du pourquoi : pourquoi suis-je en vie ? pourquoi t'isoles-tu avec maman ou papa ? pourquoi fermez-vous la porte ? pourquoi ? pourquoi ?, la seule réponse est : « parce que ». C'est la réponse que l'on donne quand il n'y a pas de réponse.

6 – La réponse de Lacan à la question de la névrose

Je vais laisser tout le côté logique de la réponse que fait Lacan et qui est celle-ci : il n'y a pas de rapport sexuel. Vous connaissez cette formule. Autrement dit, il y a des symptômes parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, le sujet invente un symptôme. Cette réponse appelle quelques explications.

Il y a évidemment un rapport au sexe, chaque sujet se réfère à la sexualité. Il y a des rapports entre les hommes et les femmes, c'est un fait. Mais « il n'y a pas de rapport sexuel » a un sens précis. Il existe entre les hommes et les femmes un rapport possible d'amour et de désir. Rapport désigne ici ce qui les lie, ce qui les connecte. Mais la jouissance, même la jouissance liée à la relation sexuelle, ne fait pas rapport, elle ne met pas en liaison avec l'autre. La jouissance, au contraire, sépare. On peut dire qu'elle

est autiste. En fait, on jouit toujours tout seul, même si c'est en même temps que l'autre. *On ne jouit pas de l'autre, ni avec l'autre*. C'est une thèse forte, au niveau de la jouissance.

Il est vrai que l'amour rêve de fusion, c'est le rêve de ne faire qu'une seule chair. Mais il y a une disjonction entre l'amour et la jouissance. Cette disjonction se décline différemment selon les névroses, hystérique ou obsessionnelle.

Dans l'obsession, le sujet obsessionnel est fixé à sa jouissance, et cela objecte à son amour. Le sujet obsessionnel a souvent des problèmes avec l'amour. Pour le petit sujet obsessionnel, ou futur obsessionnel, sa première expérience de jouissance est une capture qui se produit d'un *trop* de plaisir qu'il ne pourra plus jamais oublier.

L'hystérique, à l'inverse, proteste contre la jouissance au nom de l'amour. Pour le sujet hystérique, la première rencontre avec la jouissance crée une réaction d'aversion. Cette réaction d'aversion se perpétue dans son symptôme sous la forme du dégoût. L'hystérique proteste au nom de l'amour contre la jouissance, et plus spécialement contre la jouissance masculine qu'elle croit ne pas partager.

Dans les deux cas, sous deux formes différentes, ces phénomènes montrent qu'entre la jouissance et l'amour il y a un hiatus. Lacan considère que c'est la faute du langage. Lacan, contrairement à ce que pense Freud, ne pense pas que ce soit la faute de la civilisation. Au contraire, les civilisations sont autant d'Autres instaurés dans le réel pour rendre la vie possible entre les humains. Chaque civilisation est une façon non pas de résoudre les problèmes, mais de les rendre vivables. Chaque civilisation établit les modalités des rapports entre les générations et les sexes, et règle l'ensemble des relations, aussi bien au niveau du pouvoir, que de l'amour.

La civilisation actuelle, que nous appelons la civilisation de la science, cette civilisation de la moralisation, fait apparaître curieusement les problèmes de façon plus aiguë. C'est le problème du symptôme. Le changement de mœurs, aussi bien au niveau du pouvoir que du sexe, est propice au dévoilement de cette occurrence de l'impossible que Lacan a formulé en disant qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Cela modifie aussi le symptôme. Les sujets que nous écoutons dans la clinique aujourd'hui n'ont pas la même symptomatologie que ceux que Freud a écoutés en 1900. Les symptômes névrotiques changent parce que les symptômes sont des modes de jouir qui sont doublement conditionnés. Ils sont conditionnés par les apories de la jouissance sexuelle que je viens d'évoquer, mais aussi par les offres à jouir de la civilisation et leurs défaillances à les satisfaire.

Je termine ici en évoquant à nouveau le *Malaise dans la civilisation*, ouvrage que j'ai cité au début de mon intervention et qui ouvre la porte à l'actualité des nouveaux symptômes de notre civilisation.

Merci beaucoup.

¹ Conférence donnée à la Section Clinique de Nantes le 14 novembre 2010. La transcription de la conférence est de Solange David, que nous remercions ici. Vicente Palomera est psychanalyste à Barcelone, membre de l'ELP et de l'AMP.

² *Cahiers André Gide 4. Les Cahiers de la Petite Dame*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Préface d'André Malraux. 1972.

³ S. Freud, *Malaise dans la culture* (1929), PUF collection Quadrige, 1995.

⁴ S. Freud, « Les psychonévroses de défense » (1894), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

⁵ S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, Paris, 1987.

⁶ S. Freud, « Les fantasmes hystériques et la bisexualité » (1908), *Névrose, Psychose et Perversion*, PUF.

⁷ J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 451 : « Nous ne serons pas étonnés en effet de nous apercevoir que la névrose hystérique comme la névrose obsessionnelle supposent dans leur structure les termes sans lesquels le sujet ne peut accéder à la notion de sa facticité au regard de son sexe dans l'une, de son existence dans l'autre. À quoi l'une et l'autre de ces structures constituent une sorte de réponse. ». p. 452 : « En quête sans répit de ce que c'est qu'être une femme, elle [l'hystérique] ne peut que tromper son désir, puisque ce désir est le désir de l'Autre (...). » « Laissant maintenant là la dame, nous retournons au masculin pour le sujet de la stratégie obsessionnelle. (...) Ici, c'est la mort qu'il s'agit de tromper par mille ruses (...). » Voir aussi *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, Paris, 1981, chapitres XII : La question hystérique, et XIII : La question hystérique (II) : « Qu'est-ce qu'une femme ? ».

⁸ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme » (1975), *Bloc-notes de la psychanalyse* n°5, Genève, 1985, p. 14.

⁹ S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles » (1908), *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1977.